

INTRODUCTION

√JEAN-MARC BIGLER
Institut e²co

Le but de cette conférence fut de recueillir le témoignage de différentes femmes qui font carrière dans des domaines aussi divers que la politique, l'économie, l'Eglise, les arts et la santé autour de problématiques touchant aux liens existant entre à la fois la Femme, le Pouvoir et l'Ethique.

Notre souhait était de laisser les participantes définir les valeurs morales dont elles s'imprègnent dans leur vie quotidienne et de leur permettre de mettre en avant leur statut de femme pour expliquer si les valeurs qu'elles jugent essentielles diffèrent de celles des hommes et, dans l'affirmative, en quoi celles-ci divergent. Dans le cadre du pouvoir que leur confère leur position professionnelle, il nous paraissait également intéressant de les entendre sur la possible utilisation de ce pouvoir dans le but de promouvoir leurs valeurs. Finalement, nous leur avons demandé d'illustrer leur exposé par un ou plusieurs exemples concrets tirés de leur propre expérience.

Cette conférence du 10 novembre 2004 s'est inscrite dans le cadre du lancement du portail www.career-women.ch, qui est orchestré par les cinq Hautes écoles de gestion de Suisse romande. Ce portail, destiné à promouvoir les carrières féminines, a pour objectifs de favoriser le réseautage entre femmes, d'offrir un accès facilité à la formation continue et de promouvoir les entreprises offrant des conditions de travail favorisant la conciliation vie professionnelle / vie privée. Son but est également de centraliser les actions des associations féminines actives dans ces différents domaines.

Afin d'assurer une promotion très large de ce portail, nous avons conclu un partenariat avec la société Résonance (www.rezonance.ch), spécialisée dans le réseautage et l'organisation de manifestations en Suisse romande, notamment le cycle de conférences « First Tuesdays ». Cette conférence fut un véritable succès tant au niveau du nombreux public qu'elle a attiré – plus de 200 personnes – qu'au niveau de son contenu. Les cinq interventions de nos conférencières, qui sont intégralement publiées dans ce numéro, sont d'une grande pertinence et ont à chaque fois amené des pistes de réflexion intéressantes. Elles expriment et reflètent, chacune à leur manière, des sensibilités différentes. Ce sont bel et bien l'intelligence et la beauté de ces propos qui nous poussent à publier ces actes de conférence, qui retracent les moments forts de cette soirée. Ainsi, les textes des cinq conférencières sont accompagnés de la mise en perspective théorique ainsi que de la synthèse, en guise de conclusion, qui a amorcé l'ouverture de la table ronde, dont les propos n'ont pas été publiés ici.

Nous tenons donc à remercier chaleureusement toutes nos conférencières de leur participa-

tion à cet événement ainsi que de leur contribution.

Que soient également remerciés les différents membres de l'institut d'éthique d'entreprise et de comportement organisationnel (institut e²co) qui ont participé à l'organisation de cette conférence ainsi qu'à la publication de ces interventions : Catherine Hirsch, Manon Fawers-Schmidt, Laurence Firoben, Nathalie Nyffeler, Simon Perrin et Hugues Poltier.

PERSPECTIVES SUR LE FÉMINISME À PARTIR D'UN POINT DE VUE ÉTHIQUE

JEAN-MARC BIGLER

Professeur HEG-Vd, Directeur de l'Institut e²co

ETHIQUE OU MORALE ?

D'un point de vue étymologique, rien ne permet de distinguer les deux concepts.

L'éthique vient du grec « ethos », la morale du latin « mores ». Ils renvoient tous deux à l'idée de « mœurs », c'est à dire ce qui relève du comportement, des habitudes, dans une société et à une époque données.

Mais dès l'Antiquité, la question des mœurs est perçue différemment par les Grecs et les Romains. Les Grecs considèrent que le propre de l'éthique est de réfléchir aux principes qui guident la vie de l'Homme. De ce point de vue, Aristote est particulièrement intéressant dans la mesure où, loin de considérer que l'éthique est une quête d'absolu, il défend au contraire l'idée qu'elle est à la portée de n'importe quel individu et qu'elle s'acquiert grâce au contact du terrain, par le biais de l'apprentissage. La perspective, ici, est téléologique. Elle porte essentiellement sur la visée de l'éthique.

Contrairement aux Grecs, les Romains font de la question des mœurs, par le biais de la morale, une affaire juridique. Là, la perspective est déontologique. Ce clivage va s'accroître encore avec les Modernes. Kant, en effet, définira résolument la morale par la dimension obligatoire de la norme.

Dans *Éthique et morale*, écrit en 1990, le philosophe français Paul Ricœur va partir de cette opposition, pour mieux la dépasser. Pour lui, la question des mœurs peut effectivement être nuancée « selon que l'on met l'accent sur ce qui est estimé bon ou sur ce qui s'impose comme obligatoire ». Ce premier partage détermine l'opposition des approches orientées, l'une, par le primat de l'aspiration à la vie bonne, l'autre par celui du juste. C'est à la première que Ricœur réserve le terme d'éthique qu'il définit comme « la visée d'une vie accomplie sous le signe des actions estimées bonnes ». Au cœur de cette visée, il y a l'importance reconnue à l'accomplissement de la personne humaine et à la rencontre entre les personnes. A la seconde, régie par « le côté obligatoire, marqué[e] par des normes, des obligations, des interdictions ». Il réserve le terme de morale.

Ricœur refuse cependant de s'arrêter au constat de cette opposition et n'a de cesse de montrer comment la morale s'articule à l'éthique, dans un rapport à la fois de complémentarité et de subordination. Ainsi, s'il commence par défendre la primauté de l'éthique sur la morale, il n'en souligne pas moins la nécessité pour la visée éthique « de passer par le crible de la norme ».

POSITION DE L'INSTITUT E²CO PAR RAPPORT À LA QUESTION DE L'ÉTHIQUE

L'institut e²co se situe dans la mouvance ricœurienne. Nous défendons l'idée de la complémentarité entre les dimensions téléologique et déontologique et nous considérons effectivement que cette dernière dimension doit être subordonnée à la première. Toutes nos références et nos sensibilités intellectuelles sont basées sur l'importance de la relation à l'autre, c'est-à-dire en fin de compte sur la notion d'universalisme.

Sur le terrain, lorsque nous sommes amenés à élaborer des concepts, à défendre des idées et à proposer des solutions concrètes, nous abordons la dimension humaine d'un point de vue global. Par exemple, lorsque l'Institut travaille sur l'élaboration d'une charte éthique en entreprise, son souci principal est de considérer l'entreprise dans sa totalité et de ne pas accorder une importance particulière à des groupes particuliers (cadres, femmes, hommes ou actionnaires). Lorsqu'on travaille sur les questions d'égalité, de dignité, de justice, on s'adresse aux individus en tant que tels et non pas à un groupe particulier, hommes, femmes, Suisses, Etrangers, cadres supérieurs ou simples employés, etc.

A contrario, il arrive parfois que notre pratique se démarque quelque peu de notre idéal philosophique, lorsque nous nous intéressons de plus près à un groupe particulier. Cette démarche, que l'on peut qualifier de « particulariste », voire de « communautariste » procède d'un constat d'injustice persistant entre groupes de la société. Dans le thème qui nous intéresse ce soir, il apparaît évident que les femmes, malgré de réelles avancées dans la défense de leur cause, restent aujourd'hui victimes de nombreuses formes d'inégalités dans tous les domaines de leurs vies. Les injustices sociales et économiques de notre époque revêtent bel et bien, entre autres, une dimension de genre : les femmes composent la majorité des chômeurs, des travailleurs à temps partiel, elle sont trop souvent discriminées à l'embauche et à la promotion et restent éloignées des postes à haute responsabilité dans les domaines privé et public.

LA QUESTION DES VALEURS

Les valeurs peuvent être appréhendées comme des fins dont nous reconnaissons qu'elles sont importantes pour chacun/chacune d'entre nous dans le domaine moral, intellectuel, professionnel ou autre. Mais les valeurs n'ont pas seulement de l'importance pour l'individu, elles en ont aussi pour toute institution, pour toute structure du vivre-ensemble, que ce soit une nation, une entreprise, une collectivité publique, une organisation professionnelle, etc.

Les valeurs éthiques ou morales fondamentales sont à rechercher à la fois dans l'idéologie religieuse, dans l'idéologie des Droits de l'homme et dans le régime politique que l'on appelle Démocratie. Il s'agit pour l'essentiel des valeurs de liberté, de justice, d'égalité et de vie. Cette dernière notion doit être comprise au sens large de préservation de la vie. Elle renvoie ainsi non seulement à l'homme et la femme, mais aussi au règne animal et végétal. Et elle inclut aussi bien tous les aspects matériels qui rendent la vie humaine plus agréable que les exigences écologiques de diminution des nuisances et des prédatons à la nature. De ces quatre valeurs fondamentales découlent un certain nombre de valeurs que l'on peut qualifier de dérivées ou que l'on pourrait appréhender comme des vertus. Sans être exhaustif, on peut citer la confiance, la responsabilité, la vérité, la réciprocité, la discrétion, l'équité, le respect, la non-manipulation, etc.

Le pluralisme des valeurs fondamentales à la fois rend compte de la persistance du conflit dans le monde humain et suggère son caractère indépassable. Lorsque nous énumérons qua-

tre valeurs fondamentales, nous reconnaissons en même temps qu'elles ne peuvent ni être rassemblées sous un seul chapeau ni être inscrites dans une hiérarchie unique – ou qu'en tout cas, aucune hiérarchie que l'on puisse vouloir établir ne peut être démontrée comme celle qu'exige la raison à l'exclusion de toutes les autres. Les conséquences de ce pluralisme non hiérarchisable sont décisives.

La plus importante est que le conflit de valeurs est rationnel, légitime et inévitable. La problématique en cause, précisons-le, ne consiste pas dans la mise à l'écart d'une valeur au nom d'une autre, mais dans la nécessité où nous met la pratique de donner priorité à l'une sur l'autre : l'égalité ou la liberté ne sont pas forcément compatibles avec la justice, la vérité ne fait pas forcément bon ménage avec la discrétion, la responsabilité et la réciprocité ne sont pas aisées à associer. Ainsi, en fonction de la nature des problèmes et des circonstances particulières dans lesquelles ils émergent, des choix devront être opérés entre les valeurs, et certaines être préférées à d'autres.

A la lumière de cette rapide description, on comprendra que le conflit éthique est peut-être le mieux caractérisé par l'observation qu'il s'agit d'une situation où le sujet est dans l'impossibilité d'honorer de manière égale chacune des valeurs qu'il porte et qui le portent ; et qu'une solution éthique à une telle difficulté est celle qui certes admet la nécessité de donner priorité à l'une d'entre elles mais qui parvient simultanément à n'humilier aucune des autres. Tels sont les quelques mots d'introduction à l'éthique que nous tenions à vous présenter. Avant d'en venir à la présentation du cadre dans lequel vont se dérouler les interventions de ce soir, nous jugeons nécessaire de préciser encore que les valeurs qui se trouvent au fondement de l'éthique et de la morale ne doivent pas être confondues avec d'autres types de valeurs, professionnelles, artistiques, sportives, militaires, etc. Si l'on s'arrête juste un instant sur les valeurs professionnelles, on peut citer, par exemple, l'efficacité, la précision, le savoir-faire, la ponctualité, etc.

RAPPEL DU CADRE DES INTERVENTIONS

Les interventions des conférencières de ce soir s'inscrivent dans un canevas commun que nous leur avons soumis et qui s'articule de la manière suivante :

Nous leur avons demandé :

- > de s'exprimer sur les valeurs morales qui les animent au quotidien et de donner un ou des exemples concrets ;
- > de nous dire, en partant de leur statut de femme si, à leurs yeux, il existe des valeurs qu'elles jugent mieux « servies » par les femmes que par les hommes ; de les expliciter et de donner au besoin quelques exemples ;
- > à partir de là, de mettre en avant les valeurs qui, à leurs yeux, seraient plus le fait d'une supposée « vertu féminine » ;
- > enfin, dans le cadre du pouvoir que leur confère leur position professionnelle, de nous expliquer dans quelle mesure et comment il leur arrive d'utiliser ce pouvoir pour défendre et promouvoir leurs valeurs.

PISTES DE RÉFLEXION SUPPLÉMENTAIRES

A partir de ces premières questions, il nous semble intéressant de garder à l'esprit deux au-

tres questionnements qui paraissent incontournables et qui reflètent, d'une part, le point de vue universaliste et, d'autre part, le point de vue communautariste. S'agissant d'interrogations relatives à la relation du genre et de l'éthique, la double question qui se pose est la suivante :

La différence sexuelle est-elle dépassée par une égalité ontologique entre la femme et l'homme? Ou, au contraire, la différence sexuelle conduit-elle à une différenciation des valeurs?

Le point de vue universaliste

Dans l'histoire du 20^{ème} siècle, le combat des femmes pour leur émancipation a connu trois étapes majeures. Il a débuté par la revendication des droits politiques – les suffragettes. Il s'est poursuivi par l'affirmation d'une égalité ontologique avec les hommes. Simone de Beauvoir, dans le « Deuxième Sexe », démontrait avec succès l'existence d'une fraternité entre l'homme et la femme en dehors de toute considération biologique.

Enfin, la troisième étape, dans le sillage des bouleversements culturels et sociaux de mai 1968, représenta une contribution majeure des mouvements féministes au renversement d'un monde alors jugé « bourgeois et conformiste ». Ce combat se concrétisa dans une dynamique sociale qui, avec des hauts et des bas, se dirigea dans le sens de l'égalité recherchée. Grâce au féminisme défendu par des figures aussi illustres que Simone Veil, Elisabeth Badinter, Gisèle Halimi ou encore Françoise Giroud, les femmes, dans leur vie intime mais aussi dans leur vie professionnelle, devenaient progressivement « des hommes comme les autres ». Les actions et les idées alors défendues par les militantes du féminisme s'inscrivaient (s'inscrivent toujours pour la plupart) dans une réflexion générale de type universaliste. Elisabeth Badinter dit d'ailleurs (et je la cite de mémoire) : « l'humanité est ce qui lie tous les être humains par-delà leurs différences de genre et de couleurs de peau... ». Cette éthique universaliste signifie que c'est bien avec les hommes – l'autre partie de l'humanité – que les femmes doivent se battre pour obtenir l'égalité des deux sexes¹.

Le point de vue différentialiste

A partir du début des années 1980, en Europe comme en Amérique du Nord, apparaît un courant à l'intérieur du féminisme selon lequel à l'identité sexuelle correspond une identité éthique – entendez un champ de valeurs spécifique à chaque genre et constitutif de leur être-au-monde respectif. De sorte qu'il y aurait, ontologiquement, deux éthiques nécessairement en conflit. Une des écrivains à l'origine de ce courant est la philosophe Luce Irigaray, auteur notamment de *Ethique de la différence sexuelle* (Paris, Minuit, 1984). Une autre représentante de ce courant, Julia Kristeva évoque ainsi quelques valeurs spécifiquement féminines à travers une réflexion sur le « génie féminin » à la lumière du parcours de trois personnalités du 20^{ème} siècle: Hannah Arendt, Mélanie Klein et Colette. Elles se détachent des valeurs masculines, plus « individuelles » ou même « égoïstes ». Kristeva parle, par exemple, de l'importance, chez ces trois femmes, du lien social, par opposition à l'égoïsme, jugé typiquement masculin. Elle explique aussi que la pensée, chez ces trois femmes, est impliquée dans le plaisir, dans le sensoriel, bref dans la vie, et non dans l'abstrait. Elle parle enfin de l'importance, pour ces trois figures historiques, des notions de « recommencement » ou de « naissance »².

Des femmes et des hommes, figures publiques, simples citoyens ou intellectuels/intellectuelles - comme Halimi ou Badinter - tous pareillement sensibles à l'idée de solidarité entre les sexes, craignent aujourd'hui que l'idée d'une telle différence de genres ne participe d'une logique communautariste. Ils redoutent que cette logique, déjà à l'œuvre dans d'autres champs de notre société (religions, ethnies, etc.), n'affaiblisse davantage les liens tissés entre individus dans une même société. A quoi les défenderesses du point de vue différentialiste – outre J. Kristeva et L. Irigaray, Sylvia Agacinski notamment – opposent la nécessité de ce point de vue polémique pour « démasculiniser » et enrichir l'universalisme.

POUR CONCLURE CET AVANT-PROPOS...

Lorsque, pour la première fois, l'on lit le titre de la Conférence « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la femme, le pouvoir et l'éthique ... », on ne peut difficilement s'empêcher d'ajouter les mots suivants : « ... sans jamais oser le demander ».

Tout comme Woody Allen dans son fameux film, nous nous permettons ce soir de tout interroger. Dans son film donc, Woody Allen explore le thème du sexe et pose sept grandes questions, à ses yeux, essentielles. Ce soir, c'est le thème de l'éthique, un autre tabou, que nous nous réjouissons d'explorer avec vous. Et tout comme Woody Allen, nous n'allons surtout pas y apporter de réponses définitives ...

Place maintenant aux conférencières, place au débat, place enfin à la réflexion et, osons le mot, à l'éthique dans et du débat. Pussions-nous au cours de nos échanges honorer la valeur qui nous rassemble ce soir à l'occasion de cette fenêtre ouverte sur la question du pouvoir et du genre. Et que nul ne prenne quiconque au piège de la manipulation ; que chacun, au contraire, demeure au plus près de ce qu'il sait et tient pour vrai sans cependant jamais manquer à l'humanité, en soi et en l'autre.

INTERVENTION DE MADAME ELIANE REY

CONSEILLÈRE MUNICIPALE, DIRECTRICE DES SERVICES INDUSTRIELS DE LAUSANNE

Je suis très heureuse de participer à cette table ronde qui donne la parole à des femmes sur un thème essentiel. Je vais essayer de répondre à vos questions avec beaucoup de sincérité. Cela n'est pas évident parce qu'on va vous dévoiler un peu de notre monde intérieur et de notre histoire de vie.

LES VALEURS MORALES QUI M'ANIMENT AU QUOTIDIEN

Vivre pleinement consiste à voir la réalité en face, à passer de la réflexion à l'action et inversement dans un processus évolutif. J'ai beaucoup travaillé, voyagé, et ai toujours été passionnée par la connaissance de la nature humaine, par la connaissance de régimes politiques, par des activités professionnelles à des échelons différents exercées tant dans le secteur privé que public. Depuis toute jeune, je me suis donc lancée à fond, sans ménagement et sans peur sur le « terrain », en pleine réalité de la vie même si elle est rude, et mes convictions qui sont fortes, trop parfois, viennent de ce que j'ai vu, ressenti, de mes joies et de mes souffrances. J'ai notamment vécu aux Etats-Unis, puis en Argentine à l'époque de la dictature militaire de Videla à la fin des années 1970; lors des premières élections multiraciales en Afrique du Sud en 1994, j'ai vu le bonheur d'une partie de la population de pouvoir enfin voter. En Albanie en 1996, j'ai vu sous nos yeux les opposants au régime subir des violences et demander de l'aide à la communauté internationale; j'ai assisté aux premières élections en Bosnie en 1995 avec des chars d'assaut devant les bureaux de vote, vu une pauvreté à peine imaginable en Republika Serpska (Bosnie) avec l'absence de services publics de base; observé en Macédoine des tensions très fortes avec la communauté albanaise, sans parler du Kosovo et de son équilibre précaire. Ces expériences m'ont appris que la politique a beaucoup d'influence sur la vie quotidienne des gens, leur bonheur ou leur malheur et que c'est un métier à prendre très au sérieux.

Quant aux femmes, je les ai vu soumises, moins payées que les hommes, trop absentes aux postes clés.

Lorsque j'ai été élue à la Municipalité de Lausanne, je me suis trouvée avec le pouvoir d'influer sur les choses. Alors bien sûr, les valeurs auxquelles la vie m'a amenée à croire, je les ai transportées avec moi sur mon lieu de travail : liberté, justice, utilisation économe de l'argent public, notion d'intérêt général, volonté de prendre des décisions avec une connaissance approfondie des domaines, désir de mesurer les implications des décisions sur le terrain, idée que la politique doit être au service de la population et de son mieux-vivre, volonté d'être une bonne manager, en bref une haute idée de la démocratie et de ma fonction. Avec en arrière-plan, la question permanente suivante : cette décision est-elle bonne ou mauvaise pour les citoyennes et les citoyens, est-ce la meilleure solution possible ? Je me sens investie de la responsabilité d'être sur le terrain, à l'écoute des préoccupations, de comprendre ce qui se passe pour formuler ensuite une bonne stratégie. Toujours dans le sens de ne pas être éloignée des réalités et de faire évoluer les choses pour le bien des gens.

Voilà donc les valeurs qui m'animent au quotidien et qui m'ont amenée à vouloir tout savoir et tout connaître avec une immense soif d'apprendre et de comprendre, le souci de bien-faire, d'agir conformément à mes convictions, d'être proche des gens et de leurs préoccupations, comme je l'avais promis à ceux qui m'ont élue. Et puis comme femme responsable dans un domaine technique, je dois être à la hauteur dans un environnement essentiellement masculin.

DES VALEURS PLUS FÉMININES QUE MASCULINES

Pour qualifier ces valeurs, les adjectifs qui me viennent à l'esprit sont ceux de responsables, humaines, exigeantes, fidèles, idéalistes. Les femmes me paraissent en général plus portées vers le monde intérieur, sentimental et affectif. Je les crois meilleures organisatrices et gestionnaires que les hommes. Je les vois aussi moins enclines à suivre des schémas de pensée conformistes. Intuitives, ayant de bonnes « antennes », elles cultivent l'intelligence émotionnelle. Pour moi, la vertu des « vertus féminines », c'est l'harmonie, une quête constante chez les femmes. C'est une grande force dans la vie familiale, mais peut-être un frein voire une faiblesse dans la vie professionnelle à un certain niveau de responsabilités. Est-ce pour cette raison qu'on les trouve si peu aux postes-clés hésitant à pénétrer dans certains univers et à découvrir une réalité qu'elles imaginent froide, conflictuelle et empreinte de rapports de force ?

L'UTILISATION DU POUVOIR POUR DÉFENDRE ET PROMOUVOIR MES VALEURS

Le meilleur exemple que je puisse vous donner est celui de la démarche éthique que nous menons en ce moment aux Services Industriels. Je pense qu'il est vital qu'une entreprise soit irriguée par des valeurs. Dans la période de mutation que vit le secteur des énergies avec le passage d'une culture technique à une culture plus commerciale et économique, il ne faisait aucun doute pour moi que nous avions besoin d'une démarche éthique. Un comité de pilotage constitué de personnes très motivées a été formé. J'ai voulu que la démarche soit largement participative et où chacun, de l'ouvrier au cadre supérieur, puisse faire entendre librement sa voix. La moisson a été riche et à partir de cet état des lieux, nous avons établi une charte éthique mise en consultation auprès de l'ensemble du personnel. A chaque principe énoncé dans la charte figurent des objectifs, des indicateurs. Le projet est devenu rassembleur. Il s'agira de ne pas décevoir.

INTERVENTION DE MADAME ISABELLE GRAESSLÉ

DOCTEURE EN THÉOLOGIE, DIRECTRICE DU MUSÉE INTERNATIONAL DE LA RÉFORME, GENÈVE

ON REVIENT DE LOIN...

Même sans être amateurs de bandes dessinées, vous connaissez bien sûr le fameux petit guerrier gaulois Astérix et son non moins célèbre compagnon Obélix. Dans l'un des albums de la collection, intitulé « La rose et le glaive », le village gaulois voit débarquer une maîtresse-femme venue de Lutèce, la capitale, pour prendre en charge la fonction de barde, autrement dit de chanteur public et d'instituteur. Comme cette charge était jusqu'alors assurée par un homme, ce changement ne va pas sans quelques remous. À tel point que les certitudes bien établies semblent voler en éclats. Inquiet, Astérix demande alors au druide Panoramix, le chef spirituel de la communauté : « Je ne pensais pas qu'il puisse exister des femmes bardes ! » Mais pour Panoramix, il faut en quelque sorte vivre avec son temps, voire se révéler un peu prophète. Sa réponse en témoigne : « Nous entrons dans l'ère moderne du monde antique où beaucoup de choses peuvent évoluer, Astérix. C'est ainsi que la femme pourra, en toute justice, devenir l'égale de l'homme, avec des aspirations et des ambitions qui lui étaient injustement interdites jusque-là ! ». Astérix, surpris, s'étonne : « Alors, il pourrait y avoir des femmes druides ? » Mais Panoramix, d'un air effarouché, répond : « Allons allons, Astérix ! Soyons sérieux ! ».

Au-delà de l'anecdote et de l'anachronisme, l'histoire semble avoir donné raison au druide gaulois : si de plus en plus de traditions religieuses issues du christianisme accordent aujourd'hui, en ce début de XXI^e siècle, le droit et la même liberté aux femmes de formuler leur expérience spirituelle et une parole théologique sur le divin, les rôles et les fonctions d'autorité ne sont encore guère établis pour les femmes.

D'ENCOMBRANTS MODÈLES

Au tout début de mon mandat de modératrice, j'avais intitulé ma première lettre mensuelle — adressée à mes collègues (pasteur-es et diacres du canton de Genève) : « Pourquoi je ne serai pas votre Amélie Poulain » : c'est-à-dire pourquoi je ne serai pas votre maman, votre « sauveuse », votre mignonne héroïne mythique...

Quelques mois plus tard, lors d'une interview sur la particularité de ma fonction, je me suis exclamée : « au fond, je voudrais être le Jiminy Cricket de mes collègues », c'est-à-dire leur aiguillon, leur conscience (non pas façon Big Brother, mais comme un rappel d'où nous venons et de notre rôle).

Il est intéressant de voir que je suis passée d'un modèle féminin actif (Amélie Poulain, située dans le faire) à un modèle asexué et passif (le cricket dans le faire faire ou le rappel de l'être) !

LES VALEURS MORALES QUI M'ANIMENT AU QUOTIDIEN

La justice/responsabilité

Me vient de mon héritage protestant français (c'est-à-dire celui d'une élite minoritaire), y

compris familial (c'est-à-dire alsacien, lieu linguistique et géographique de l'entre-deux) : il s'agit là de s'élever contre toute forme d'injustice liée à la couleur de la peau, à la religion, au sexe, à l'appartenance d'origine. Les frontières ne sont jamais fixées pour l'éternité. La responsabilité : pour la Réforme, la vocation humaine, son horizon, c'est la «sainteté», à rechercher en toute liberté de conscience. Cela implique une exigence éthique qui est d'abord une disponibilité : à l'égard de Dieu mais aussi à l'égard d'autrui. Cet autrui étant d'abord le/la faible, l'opprimé-e, etc.

L'excellence

Me vient de ma théologie (et sur la façon de concevoir un ministère – qui est aussi une profession — autour de cette théologie).

Le ministère pastoral, je ne le sais que trop, se vit dans des marges extrêmement étroites, coincés que nous sommes entre attentes professionnelles, exigences spirituelles et performances humaines. Constamment nous naviguons entre l'insuffisance et l'excellence — ces deux vertus portant en elles le meilleur comme le pire, car de l'insuffisance peuvent se générer de grandes fécondités et de l'excellence peuvent émerger des stratégies où l'ambition le dispute au paraître. Dans le contexte actuel (entre désenchantement du monde et recomposition du religieux), je me demande néanmoins si nous ne gagnerions pas à travailler davantage avec cet horizon d'excellence, compris non comme une valeur axée sur la performance individuelle ou comme une incantation magique contre la morosité ambiante, mais comme une nécessité personnelle, une exigence à long terme, une perception précieuse de ses propres limites, de sa non-excellence justement.

Je ne me considère pas comme une «héroïne» du religieux, même si j'aime me rappeler la constatation rassurante de Thomas Mann selon laquelle il n'a sans doute «jamais existé d'autre héroïsme que celui de la faiblesse». Je n'incarne pas davantage une «athlète» du spirituel, parfaitement insérée dans le modèle dominant d'une réussite exemplaire. Par contre il m'appartient, avec d'autres, de développer une forme d'excellence ministérielle modelée par un nécessaire sentiment de ses limites, une bonté lucide et une intelligence bienveillante. Les enjeux et les défis qui sont les miens sont à ce prix, car, comme le martelait Jürgen Moltmann dans sa Théologie de l'Espérance, «le théologien ne se contente pas d'interpréter autrement le monde, l'histoire et la condition humaine : il s'agit pour lui, dans l'attente de la transformation divine, de les transformer». Bel horizon d'excellence, assurément, placé entre insuffisance et fécondité.

La dissidence

Me vient de ma réflexion féministe, comprise comme une volonté de sortir de l'enfermement des deux féminismes (existential vs égalitaire).

Pour la philosophe féministe Luce Irigaray, dans son Ethique de la différence sexuelle qui débute par cette fameuse constatation : «la différence sexuelle représente une des questions ou la question qui est à penser à notre époque».

Je dois avouer que la recherche de cette différence m'a longtemps tarabudée. J'avais là quelque chose à penser et ce quelque chose avait à voir avec le plus intime de mon identité. C'était à la fois vertigineux et rassurant. C'était plus qu'un programme et autre chose qu'une philosophie. C'était quelque chose de l'ordre d'une quête ou d'une initiation. Mais les routes initiatiques sont semées d'embûches et on ne revient pas indemne d'un pareil cheminement.

S'attarder sur ce qui fonde la différence, sur les peurs qu'elle entraîne, sur les dégâts qu'elle génère, n'a pas toujours été bien vu, du côté des chapelles politiques ou religieuses comme du côté des citadelles du savoir. Il n'est pas bon, encore aujourd'hui, de se définir comme appartenant à la sphère du féminisme, même modéré, comme si par l'évocation de cette modération on tentait d'atténuer les dégâts d'une idéologie forcément réductrice.

J'ai donc, pendant des années, ardemment cherché cette différence, traquée dans mes recherches bibliques et théologiques. J'ai tenté d'en montrer la pertinence. Pour donner plus de poids à une parole qui en a souvent si peu. Pour donner de l'épaisseur à des rôles subalternes, pour relever Marthe de ses tâches ménagères et pour encourager Marie dans son identité d'herméneute exercée. À la suite d'autres théologiennes sagaces et courageuses, j'ai compulsé les textes fondateurs pour essayer d'y lire autre chose qu'une empreinte fortement patriarcale laissée par un Dieu tout-puissant et finalement très décevant, pour y déceler le souffle de la Sagesse, celle qui préexiste à toute création, celle qui soutient le geste créateur et l'encouragement de sa belle autorité.

Mais, finalement, j'ai passé à autre chose, étant arrivée à «l'impasse de la différence». Pour dépasser l'indépassable horizon duel de l'égalité et de la différence. Je propose de le faire en passant de la différence à la dissidence. Le mot me plaît parce qu'il contient ce qu'il faut d'insolence enlevée, d'énergie rebelle et de révolte non-conformiste. Le passage, par définition, n'incarne pas vraiment la voie de la sagesse. Mais il exprime un éloignement, une mise en route, un déplacement.

S'il fallait attribuer un lieu à cette dissidence, je la placerais entre l'altérité radicale et l'image que l'on donne de soi. C'est que la différence sexuelle, pour fondamentale qu'elle soit, parce qu'elle est reprise culturellement, devient secondaire par rapport à l'image qu'on en donne. Bien sûr, nous venons au monde déterminé-es sexuellement, mais la vie nous donne l'espace d'habiter ces déterminations. La vie nous donne aussi le temps de dépasser les rôles que nous attribue notre culture, en particulier dans les rapports de sexe, les rôles de dominant-e/dominé-e. Et la théologienne que je suis ajoute, pour finir, que si nous sommes créé-es par Dieu, cela signifie que nous sommes créé-es à l'image d'un Dieu sans image.

DES VALEURS PLUS FÉMININES QUE MASCULINES

Toute valeur, dite féminine ou masculine, ne peut être issue que d'un ordre symbolique, idéologique et non pas d'une «nature» masculine ou féminine.

En accédant à une fonction encore inoccupée par une femme, j'ai voulu certes échapper au syndrome de «la première femme dans ce poste...» et donc me soustraire à un probable examen des différences entre les genres, portant sur la façon d'habiter cette fonction. Je me suis rappelée alors avoir rencontré la première femme pasteure en Islande et en Australie, chez les aborigènes. Quoi de plus éloigné en apparence qu'une grande islandaise, très à l'aise avec le pouvoir de sa fonction, et qu'une aborigène toute menue, timide et presque résignée... Et pourtant, il y avait bien quelque chose de commun entre les deux femmes : une certaine détermination (pour avancer malgré les résistances), un évident détachement (pour avancer malgré les critiques), une réelle harmonie avec soi, l'environnement, la nature, la culture aussi.

Il n'y a donc pas de valeurs mieux servies par les femmes. Il n'y a que des circonstances saisies ou des chances ratées. Plus profondément, je crois qu'il en va d'un passage encore à faire pour dépasser ces clivages symboliques (valeurs du foyer, de l'intériorité pour les femmes,

valeurs de l'extériorité pour les hommes...) ; valeurs attachées au spirituel (certes, les femmes sont toujours un peu plus croyantes et pratiquantes que les hommes ! mais ces différences ne sont-elles pas avant tout acquises ?).

EN CONCLUSION

Il me semble cependant que la recherche de l'égalité est loin d'être achevée ! Dans le domaine qui est le mien, celui des religions, nombre de confessions chrétiennes (sans parler d'autres religions) empêchent encore les femmes d'accéder à des rôles de pouvoir ou de représentation sacerdotale. L'ambivalence, voire l'ambiguïté des religions à l'égard des femmes est encore bien présente et il y a fort à dénoncer.

Cela dit, la question qui me touche concerne davantage l'autorité que le pouvoir. Autrement dit, l'autorité, comme une valeur «ouverte» sur les autres et le monde. L'autorité qui, étymologiquement, revient à «autoriser» l'autre (à être ou devenir ce qu'il ou elle est, profondément, existentiellement). En cela, plus qu'une femme «de pouvoir», je souhaiterais être un jour reconnue comme une femme «d'autorité».

INTERVENTION DE MADAME THÉRÈSE MEYER

PRÉSIDENTE DU CONSEIL NATIONAL

Engagée en politique active depuis plus de vingt ans aux niveaux communal, cantonal et fédéral, je vous livre ici en toute simplicité mes réflexions et mes modestes expériences à propos de la question des relations entre ces trois grands thèmes.

ETHIQUE ET POLITIQUE : DÉFINITIONS

Avant d'aborder le domaine d'action qui est le mien, deux définitions s'imposent :

Celle de la politique me semble facile à trouver : pour moi, il s'agit simplement de l'organisation de la vie en ville et par extension du canton, du pays, etc. Lorsque l'on appartient à un parti politique, intervient en outre le choix d'une ligne que d'une part, vous aiderez à forger et qui, d'autre part, permettra de donner une visibilité à votre action.

S'agissant de l'éthique, l'étymologie enseigne que les termes éthique et morale désignent la même chose, soit les comportements et mœurs humains. « Ethique » dérive du grec *ethos* et morale du latin *mos, moris* qui signifie : ce qui se fait, la coutume, etc. La coutume tend souvent à devenir une norme. Ethique et morale évaluent la valeur des coutumes et des lois qui règlent nos vies personnelles ou communautaires.

La référence aux valeurs est primordiale lorsque l'on parle d'éthique, mais c'est aussi là que peuvent commencer nos problèmes de définition et de comportements, comme le démontrent les exemples suivants.

La Harvard Business School, l'une des universités les plus célèbres du monde en matière d'économie, a décidé, l'an dernier, de ne plus proposer de cours d'éthique et elle a restitué une donation de 20 millions de dollars destinée à financer cette chaire. Pour quel motif? Les professeurs avaient remarqué qu'il était impossible de parler d'éthique sans se mettre d'accord sur la définition de valeurs absolues. Faute d'y parvenir, ils y ont renoncé. Le *Financial Times* a estimé que « la racine du problème est à rechercher dans le manque de foi en des normes éthiques objectives ».

L'UNESCO conduit un projet dans le but d'établir une éthique universelle basée sur des valeurs communes. Le travail initié, il y a presque dix ans, n'a pas encore donné de résultats. Force est de constater que les valeurs de chaque culture sont particulières : la notion de respect, par exemple, diffère évidemment d'une société traditionnelle à une société moderne.

Ainsi, nous voyons bien que l'éthique ne fournit pas de réponses toutes faites pour guider les options et les décisions qui s'imposent au fil des jours dans l'action politique. Tout groupement humain est structuré par des lois. Le lien social implique des exigences qui peuvent parfois engendrer des conflits : pour les gérer, des régulations s'imposent.

L'éthique est idéalement au service de la dynamique et même de la beauté du bien vivre ensemble. Elle est censée réfléchir au crédit et à l'autorité des coutumes, normes, règles et lois qui nous régissent : sont-elles ajustées aux finalités du groupe ? Respectent-elles les personnes qui le composent ?

L'éthique, comme la morale d'ailleurs, tend idéalement à être cette vaillance d'une personne

et d'un groupement qui porte à inventer, explorer ou reconnaître les chemins de vie les meilleurs possibles.

L'ÉTHIQUE APPLIQUÉE EN POLITIQUE

Je me propose de développer deux déclinaisons de cette fameuse « éthique » telle que je la vis au quotidien dans ma fonction d'élue engagée en politique et de catholique pratiquante. La première déclinaison peut se traduire par la sincérité, la loyauté envers les autres et envers moi-même aussi bien dans mes paroles que dans mon action. Lorsque j'empoigne un sujet d'importance qui nécessite de la réflexion, une décision et finalement une action, je cherche à m'informer, à me forger une conviction profonde. Quand la conviction est là, je reste néanmoins toujours ouverte aux échanges et aux informations complémentaires. Mais s'il n'y a pas d'éléments nouveaux ou de circonstances que je n'avais pu prévoir, je reste fidèle à ma ligne de conduite et j'essaie de la communiquer le plus clairement possible pour que les personnes qui me font confiance puissent toujours savoir ce que je pense. J'agis alors en apportant des propositions ou en soutenant des propositions allant dans le sens souhaité. Si la réalité évolue dans un sens différent et qu'en conscience je dois changer d'option, je me dois de toujours pouvoir la motiver.

J'estime donc qu'un comportement « éthique » en politique implique que, au moins pour les thèmes importants, les électeurs et les citoyens puissent reconnaître les options défendues par les élus politiques et que ces derniers agissent dans le sens donné. Cependant, la conscience humaine n'est pas un oracle infallible ; c'est une sorte d'organe, de puissance qui permet à l'homme de porter un regard sur ce qui paraît bon ou mauvais, regard qui peut parfois se fourvoyer (c'est un ami dominicain qui me l'a soufflé.)

Néanmoins, je pense que l'éthique est particulièrement mise à mal lorsqu'un politicien – ou un groupe politique – « vocifère » sur la scène médiatique sans mener aucune action permettant de concrétiser ses idées. Ceci est d'autant plus regrettable qu'existe une possibilité d'entreprendre une action pratique.

De ce point de vue-là, les campagnes politiques autour des votations et des élections sont très exigeantes. Le manque d'éthique dans ces moments contribue, bien malheureusement, au discrédit de la politique et des politiciens.

Le deuxième volet que je voudrais développer est l'exigence éthique dans l'action politique elle-même, donc, concrètement dans l'organisation de la vie de la cité ou du pays. Comment organiser, au mieux, la vie de nos concitoyens ? La question est très complexe.

Souvent, le chemin de la justice sociale n'est pas si clair que cela. Prenons un exemple très actuel. L'organisation d'un revenu décent pour vivre avec sérénité le temps de la retraite : tout le monde est d'accord sur le principe. Mais dans l'application, où réside la plus grande justice ?

Certains pensent qu'il faut augmenter les prestations malgré la longévité accrue de la vie et que leur financement s'effectuera au travers d'un accroissement des prélèvements auprès des employeurs et des employés ainsi que d'impôts supplémentaires.

D'autres estiment que, en raison de l'allongement de la période de retraite, les prestations organisées doivent baisser, les charges ne pouvant être augmentées. Dans ce sens, chacun devrait alors se prendre en main pour trouver au besoin un revenu complémentaire.

D'autres encore jugent l'équilibre acceptable : si l'économie est trop chargée, les prix ne sont plus compétitifs, mais les travailleurs ont droit à des rentes suffisantes. D'autre part,

une redistribution solidaire est normale, mais si elle est trop importante, elle va décourager les gens qui ont pris leurs responsabilités.

On constate aisément qu'en toute honnêteté, il est possible de défendre des points de vue différents. Tous les jours, des dilemmes de ce type se posent aux élus.

Encore un exemple pratique de gestion : lorsqu'il y a quelques années j'étais syndic de ma belle ville médiévale d'Estavayer-le-Lac, 8000 véhicules par jour passaient par son centre en se croisant, toutes les tentatives de mise en place d'un sens unique ayant échoué. Les habitants souhaitaient une zone piétonne. Les commerçants craignaient pour leurs affaires en cas de suppression du trafic. Quel était l'intérêt prépondérant ? La ville était partagée et c'était une période très pénible. Actuellement, la situation n'est de loin pas parfaite, mais un sens unique a pu être installé et la paix « communale » est revenue.

Les questions touchant le début et la fin de la vie, la biomédecine, le PACS des homosexuels sont des sujets qui sollicitent des références aux valeurs et une prise de conscience de la réalité de gens qui souffrent, elles appellent pourtant des réponses différentes d'élus qui sont certainement loyaux.

Par ces exemples, j'ai voulu illustrer brièvement les cas de conscience des politiciens engagés, dans un monde où les solutions ne tombent pas du ciel.

VALEURS ET ÉTHIQUE

Si seulement nous pouvions nous référer à ces valeurs absolues que j'ai mentionnées et que personne ne peut définir exactement ! Nous savons bien qu'une valeur se distingue du simple goût individuel ou de l'intérêt particulier. Nous avons l'impression cependant que c'est plutôt l'absence des valeurs, par les protestations qu'elle suscite, qui témoigne de leur existence.

En parlant de valeurs, nous pouvons évoquer la justice, la solidarité, l'équité, la liberté, le respect, l'amitié, la reconnaissance. Sans être unanimes sur les contenus que nous leur prêtons, nous reconnaissons leur importance comme forces intérieures qui nous tiennent en éveil pour des avancées vers plus de « mieux vivre ».

Ces valeurs ne nous donnent cependant pas la clé des problèmes à résoudre et les chemins ne sont pas tracés une fois pour toutes dans le cœur ou l'esprit humain. La lucidité dans l'action suppose un effort d'analyse des situations et de l'évolution des rapports sociaux et ensuite une voie technique d'application.

DES VALEURS PLUS FÉMININES QUE MASCULINES

Concernant l'hypothèse de valeurs qui seraient plus typiquement « féminines », je dirais que les camps sont loin d'être hermétiques, tant les personnes, femmes ou hommes, sont différentes entre elles.

Dans ma vie et mes contacts, j'ai cependant remarqué quelques tendances :

L'articulation avec la pratique est plus prononcée, souvent, chez les femmes confrontées à des réalités quotidiennes plus « basiques ». Les questions d'application sont posées par elles, elles évitent des décisions « hors-sol ».

La couleur de l'ambition est différente aux yeux d'une femme. Le but à atteindre est souvent plus important que l'édification personnelle.

La perception de soi, chez la femme, est plus exigeante au niveau des qualités requises pour

accéder à un poste. Dans de telles situations, il me semble que les femmes répondent plus souvent « je ne sais pas si je suis capable » et les hommes « je ne sais pas si j'ai le temps ». Etre et paraître : l'être, toujours chez la femme, est, selon moi, plus important que le paraître. D'où, plus de courage et de patience pour répéter l'effort jusqu'à ce que la solution soit acceptée (à cet égard, il suffit de penser à l'exemple du congé-maternité). Moins peur de se tromper, moins peur de perdre, donc plus de prises de risques : voilà encore une définition possible des valeurs féminines.

POUVOIR ET ÉTHIQUE

Il est bien clair que la corruption, le népotisme et toutes les formes de mise à profit personnelle grâce au pouvoir (plus ou moins grand) obtenu par un mandat politique sont totalement contraires à l'éthique et inacceptables.

Evidemment, l'accession à un poste politique d'importance donne ou peut donner le pouvoir de changer les choses ou au moins « quelque chose ». Ainsi, en ce qui me concerne, une fois nommée à la syndication de ma ville, en tant que chef du personnel, j'ai aussitôt proposé 16 semaines de congé-maternité, qui ont été immédiatement acceptées.

Je pense cependant que le pouvoir et la responsabilité politique exigent :

La connaissance de la matière (du travail personnel).

Une recherche de solution pour déboucher sur l'élimination du problème ou sur un mieux-vivre.

Ces réflexions et travaux doivent permettre de se forger une conviction profonde qui donnera la force de tenir face à la controverse, car elle arrive toujours.

Le pouvoir de convaincre jusqu'au bout est un élément nécessaire dans une démocratie développée comme la nôtre.

Le pouvoir se concrétise alors par une mesure que vous avez proposée et qui va s'appliquer.

EN CONCLUSION

En l'absence d'une définition commune des valeurs absolues qui pourrait guider l'organisation de la vie, je pense que les citoyens sont en droit d'attendre que les élus s'engagent pleinement dans leur mandat et qu'ils soient sincères, loyaux et vrais.

Chaque être raisonnable peut porter attention à ce qu'il y a lieu de prendre en compte : en pratique, chacun peut se leurrer lui-même.

Etre vrai, ce n'est pas se livrer à ses spontanés, mais éclairer ses choix.

Je souhaite que chaque personne engagée en politique soit vraie.

L'éthique en politique serait alors une réalité forte, même en l'absence de définition commune de valeurs absolues.

INTERVENTION DE MADAME YVETTE THÉRAULAZ

AUTEURE-INTERPRÈTE, COMÉDIENNE

LES VALEURS MORALES QUI M'ANIMENT AU QUOTIDIEN

Je pense qu'on ne peut pas être pleinement présent au quotidien sans un travail sur soi, sans devenir intime avec soi-même.

Me viennent en mémoire trois phases qui me nourrissent quand j'ai faim :

La première est de Gustave Roud : « ... profond est notre cœur mais si rien ne nous y force, nous ne descendons jamais tout à fait en lui. Et pourtant il faut être allé au fond n'est-ce pas tout est là ? » La deuxième de Charles Juliet : « ... si médiocre et insuffisante que tu te juges, parce que tu es un être humain tu as droit à ta propre estime. »

Et la troisième de Christian Bobin : « ... quand tu es légère et vivifiante comme un sous-bois un matin d'automne, tu es bien sur le chemin du meilleur de toi-même. »

Il n'y a presque rien à ajouter. Seulement se tenir au plus proche de la force qui se dégage de ces trois phrases et, comme je sais bien qu'entre les mots et la pratique il y a souvent monde, c'est là que commence le travail, le travail sur soi.

Et pour commencer, d'abord accepter qu'on peut se tromper et perdre le pied et vaciller, qu'on est parfois vide, laisser une place en nous pour le chagrin et la défaite, la souffrance. Et dans notre époque d'agités où se côtoient des milliers de nombrils enragés c'est pas facile : le désir de réussite, ce besoin de consommation effrénée, cette hypertrophie du moi ne nous relie pas à ce qu'il y a de plus précieux en nous. Etre présente chaque jour à ma vie, à moi-même, c'est donner de la valeur à tout ce que je fais, accueillir, considérer chaque geste comme sacré, avoir des égards pour moi-même et pour les autres, et quand je ne suis pas à la hauteur, avoir la distance et l'humour nécessaires pour continuer à avancer. Par exemple, c'est souvent difficile pour moi de démarrer une journée, surtout quand comme en ce moment je prépare un nouveau tour de chant, je suis ma propre patronne je n'ai pas d'horaire. Je me fixe un cadre : le matin en me réveillant et le soir en m'endormant, je dis merci, et comme je ne suis pas croyante, je ne fais pas de prières mais je m'assieds en silence le temps qu'il faut pour me reconnecter avec la source au fond de moi.

DES VALEURS PLUS FÉMININES QUE MASCULINES

Homme et femme, on est égaux devant la mort. Nous vivons dans le même monde, un monde où se déroule un spectacle de destruction, de mort, de course au pouvoir fait de rivalités, de combats, un monde très masculin. C'est dans le hors-jeu que j'essaie de me tenir; hors-jeu où je rencontre mon aspiration, mon besoin d'être qui tend vers la beauté, vers la bonté. Les valeurs féminines, les valeurs masculines ? ... Une petite touche d'humour. Si je devais caricaturer et je vais caricaturer, je dirais : l'homme viril toujours performant, la femme toujours séduire, être désirée, et de ces deux postures découlent toute la gamme des stéréotypes féminins et masculins comme autant de prisons qui encagent notre liberté d'êtres humains. Dans mon métier de comédienne et de chanteuse je suis confrontée sans arrêt à la séduction. Souvent mise en scène par des hommes qui ont une vision intérieure de leur

femme idéale. Je dois pour exister mettre ma part d'humanité en avant et combattre pas mal de clichés. C'est pour cela que j'ai construit mes propres spectacles en écrivant mes textes et mes chansons sur le quotidien féminin qui passaient du constat à la révolte, de l'indignation à l'humour, en prenant le risque de ne pas être aimée et de déplaire. Mais je suis sur scène pour résister aussi. Le théâtre est un formidable terrain de questionnement où en direct on touche les gens venus là pour partager.

Sur scène, j'essaie de donner le meilleur de moi-même, au plus près de ma sincérité. Je sais que j'ai du pouvoir, que je produis du sens, des émotions, c'est pour cela que dans mes tours de chant ou dans l'élaboration de la partition de mes rôles, le montage est primordial : il permet de donner plusieurs éclairages contradictoires d'une même situation et par le jeu des ruptures amener le spectateur à rester en éveil, ne pas seulement être consommateur mais lui aussi produire du sens. Il n'y a pas de raison, c'est bien qu'il travaille un peu.

En passant du tragique au comique, de la vérité au mensonge, du lourd au léger, on explore le passage, l'entre-deux et dans cet entre-deux il y a beaucoup à glaner. J'utilise le pouvoir que me donne la scène pour bousculer les idées reçues, les certitudes. Un exemple : plaider le faux pour dire le vrai :

Un extrait de mon dernier tour de chant :

« ... il manque quelque chose à ce monde, il manque une journée mondiale ... je cherche ... j'y suis, il manque une journée internationale de l'Amérique, une journée US. Je fais mon acte de contrition : je les ai critiqués, j'ai exprimé des réserves, mais voilà qu'ils nous tiennent tous sous le charme : ils ont des projets maintenant pour tous et pour tout, nous les écoutons ravis bouche bée, pourquoi ne pas nous acquitter de notre dette envers eux, le 11 septembre par exemple, chaque année pendant tout un jour on boirait leurs excellentes boissons, on mangerait leurs excellentes nourritures, on écouterait l'excellent prêche de leur excellente religion, on se repasserait les films de leurs excellentes guerres, on se repasserait le feuilleton de leurs élections, à moins que ... Il n'en soit déjà ainsi chaque jour, chaque jour quelque chose comme une ère américaine sur une terre américaine pour y vivre une vie américaine ... au secours ... au secours ... help help help ! Yes, dot it yourself, ladies et gentlemen, hot dog, high society, big grill milk lift slip, foot, boom, shoot, cool, good, kleenex, melting pot, closet, golden boy, events, briefing, play boy, Paddock, juxe box, boycott, cowboy, punch, speed, kidnapping, marketing, peeting, parking, building, smoking, zapping, doping, forcing, standing, travelling, pudding et un Mickey Mouse thank you !

Chanté :

*un jour à Paris Valentino présenterait
Sa nouvelle collection haute couture
Cette année-là il a misé
Sur des tenues de camouflage
Parce que dit-il la guerre ça fait rêver
La guerre ça fait rêver
Il faut être dans le coup, à la mode, câblé, clean, must, haut de gamme,
chic choc petite époque très toc très vite ça presse ça gonfle ça scoop
.....etc.....etc.....»*

L'UTILISATION DU POUVOIR POUR DÉFENDRE ET PROMOUVOIR MES VALEURS

J'ai déjà partiellement répondu, j'ai besoin et j'ai toujours besoin de rendre hommage aux femmes, à leur combat pour l'égalité. Je pense que la révolution féministe est la grande révolution du XXe siècle (sans avoir fait à ma connaissance trop de morts). Même si dans nos pays les acquis sont tangibles il y a encore des luttes à mener (ne serait-ce que pour maintenir les acquis), et si je devais pour terminer nommer deux valeurs féminines je dirais : merci aux femmes pour leur patience et leur courage.

INTERVENTION DE MADAME YVETTE BARBIER

MÉDECIN

LES VALEURS MORALES QUI M'ANIMENT AU QUOTIDIEN

Comme il se trouve que la profession que j'exerce possède son propre cadre éthique, il m'est donc assez simple de répondre à cette question. Ce cadre éthique trouve ses fondements dans le serment d'Hippocrate qui pose des exigences spécifiques au niveau de :

- > la transmission du savoir entre maître et élève ;
- > la notion de respect de la personne à traiter ;
- > la notion de secret et de confidentialité qui est clairement explicitée.

Par ailleurs, ce cadre éthique présuppose également le respect de certains principes :

- > le principe de bienfaisance, soit la recherche de l'intérêt de l'autre ;
- > le principe d'autonomie, soit le respect du patient qui est en droit de décider d'accepter ou de refuser un traitement ;
- > le principe d'équité, qui veut que les mêmes moyens soient mis à la disposition de chacun ;
- > le principe de vulnérabilité, soit le fait d'accorder encore plus d'attention au plus faible.

Ce cadre étant posé, chaque médecin a encore besoin d'un modèle de référence. En ce qui me concerne, il s'agit du modèle bio-psycho-social qui inscrit le patient et sa souffrance dans un contexte global, en tenant compte des répercussions psychologiques sur le patient comme de sa sphère sociale.

D'un point de vue plus personnel, les valeurs qui m'animent viennent de mon éducation, de mes parents, et plus particulièrement de mon père, qui m'a transmis ses valeurs, à savoir la solidarité, le respect de l'autre et l'implication dans la société.

Dès lors, il était simple pour moi de choisir cette profession, dans la mesure où elle est tournée vers les autres, qu'elle s'inscrit dans le respect de mes valeurs familiales.

Ma trajectoire personnelle est empreinte de cohérence ; cohérence entre mes valeurs, mon évolution personnelle, la maturation de ma personne, le respect des valeurs de ma profession. Je ne me suis jamais trouvée en conflit intérieurement. La notion de cohérence est importante à relever.

Comme autre influence, je pourrais encore citer le scoutisme en tant qu'espace d'apprentissage de la prise de responsabilité et de la vie de groupe. Il convient de rappeler que le scoutisme des filles a été une conquête féministe. C'était une manière de s'approprier quelque chose du domaine des hommes, cela participait de cette trajectoire féministe de conquête de territoire.

Cette notion de conquête de territoire masculin a également été présente dans ma carrière de

médecin, puisque, à travers le fait que j'aie pu être à plusieurs reprises la première femme à occuper certaines fonctions, j'ai joué en quelque sorte le rôle de « défricheur ».

Ce qui m'amène à une réflexion sur les limites à se fixer dans une carrière professionnelle : doit-on, sous le prétexte qu'on est une femme, reproduire les schémas masculins et en faire obligatoirement plus ? N'y aurait-il pas une autre voie possible ?

Ne pourrait-on pas revendiquer le droit d'être différente, le droit d'être femme ? Plutôt que la recherche d'une mise en symétrie avec les hommes, pourquoi ne pas rechercher la complémentarité ?

DES VALEURS PLUS FÉMININES QUE MASCULINES

En moyenne, les femmes respectent davantage l'autre. Cette notion de pouvoir est moins présente chez les femmes, elles éprouvent moins le besoin d'exercer une domination sur l'autre que les hommes.

Les neurosciences - qui permettent de déterminer quelle région du cerveau se met en action selon les activités pratiquées - donnent un éclairage intéressant sur cette question. On peut dire qu'il existe des différences structurelles et fonctionnelles. Pour une tâche précise, la femme va mettre en action certains réseaux de neurones, alors que l'homme en activera d'autres. Une expérience illustre assez bien ce propos : des personnes des deux sexes – un homme et une femme – sont lâchées à un endroit, dans une ville étrangère, munies d'un plan, avec la consigne de se rendre à la gare. Durant tout leur trajet, leur activité cérébrale est enregistrée en permanence. Une fois arrivés à destination, ils doivent raconter comment ils sont arrivés à la gare.

Au niveau de l'imagerie, elle révèle que l'homme active essentiellement certaines zones situées dans l'hémisphère gauche (hémisphère du raisonnement, de la logique) alors que les femmes activent plusieurs zones en même temps, aussi bien de l'hémisphère gauche que de l'hémisphère droit (hémisphère de l'imagination, des émotions). Lorsqu'on en vient au récit, l'homme va dire qu'il a marché tout droit durant 300m, puis qu'il a pris à gauche, etc. – son récit sera dérivé du plan et de son itinéraire. Quant à la femme, elle va dire qu'elle a marché jusqu'à ce qu'elle arrive face à une maison avec de beaux géraniums sur le balcon, puis qu'elle est passée devant une fenêtre qui exhalait une bonne odeur de rôti, etc. A travers son récit, on retrouve la trace des différentes parties du cerveau qui sont activées.

Ainsi, la femme s'est laissée en même temps stimuler par ses impressions visuelles ou olfactives. Quand bien même certaines personnes pensaient que les femmes n'arriveraient jamais à trouver la gare, elles sont arrivées à la gare de manière plus riche que les hommes, à travers une utilisation plus complémentaire des zones cérébrales.

Comment expliquer ce phénomène ? Une explication peut venir de la plasticité neuronale que l'on arrive aujourd'hui à observer chez les jeunes enfants. Dans les premières années de vie – jusque vers 5-6 ans – il est possible d'enrichir les connexions neuronales, d'interconnecter des groupes de neurones de manière différentes, selon les stimuli reçus. C'est ce qui explique par exemple qu'un jeune enfant soit capable de comprendre et d'apprendre deux langues distinctes, parlées simultanément par les deux parents. La plasticité neuronale permet les interconnexions nécessaires à cette compréhension. Passé un certain âge, une fois que les connexions sont faites, il devient beaucoup plus difficile d'appréhender deux langues en simultané, cela ne se fait plus de manière naturelle mais demande un apprentissage particulier.

S'agissant des femmes, est-ce que les petites filles, dans les premières années de leur vie, ont reçu des stimuli différents des petits garçons – au travers notamment de leur éducation - qui leur auraient permis d'enrichir ces connexions ? Les faits sont là, mais tous les éléments de réponse n'existent pas encore. Nous n'en sommes qu'aux premières expériences, et d'autres études devront encore être menées dans ce domaine. D'ici une dizaine d'années, une partie du voile devrait pouvoir se lever. Peut-être que ces découvertes scientifiques nous permettront de comprendre pourquoi les femmes recherchent moins le pouvoir.

A travers cet éclairage des neurosciences, ce sont autant d'arguments supplémentaires pour les femmes de se faire reconnaître en tant que femmes, de faire reconnaître leurs spécificités, leurs « plus », leurs différences. Cela permet de relancer le débat hommes/femmes de manière différente, et de parler de « potentialités différentes ».

L'UTILISATION DU POUVOIR POUR DÉFENDRE ET PROMOUVOIR MES VALEURS

La question du pouvoir est centrale dans cette profession, du fait de l'asymétrie qui existe dans cette relation médecin/patient, d'où l'importance de faire attention de ne pas commettre d'abus de pouvoir. Là, le principe d'autonomie intervient pour mettre le cadre. Le médecin, en dernier lieu, doit redonner le pouvoir au malade ; les règles sont très précises, dès lors que le médecin détient justement un grand pouvoir.

En dehors de son cadre professionnel, le médecin est lui aussi un être humain, avec les mêmes droits que n'importe quel autre individu, sa propre pensée, sa propre psychologie, ses propres convictions, et il a le droit à ce que l'on respecte sa dignité humaine. On ne peut pas par exemple exiger d'un médecin qu'il soit obligé de faire un acte qui irait contre sa conscience personnelle, comme par exemple pratiquer une IVG (Interruption Volontaire de Grossesse). Ce serait un abus de pouvoir que de juger la femme qui en fait la demande par rapport à ses propres convictions, en lui disant qu'il s'agit d'un acte contre nature, ou encore que c'est mettre fin à une vie. Il doit par contre offrir à cette femme une autre solution, à savoir lui proposer d'aller voir quelqu'un d'autre.

Hors du cadre professionnel, il est clair qu'une personne comme moi peut tout à fait s'engager dans la société. A une condition toutefois, celle de ne pas mélanger les deux plans, et de ne pas utiliser sa fonction – en ce qui me concerne de médecin - afin de servir ses intérêts propres.

Je prendrais pour exemple un confrère médecin, qui est également politicien, et qui a, dans sa campagne de presse, utilisé non seulement sa fonction de médecin, mais également ses patients. Ces derniers étaient invités à témoigner et ils vantaient tous les qualités particulières de leur médecin. C'est une manière de faire que je juge tout à fait inacceptable. Le fait de prendre ainsi ses patients en otage est tout à fait contraire à l'éthique.

Par contre, si l'on est suffisamment clair, si l'on précise bien le cadre dans lequel nos engagements personnels s'inscrivent et que l'on ne mélange pas, il est tout à fait possible de s'engager à l'extérieur.

SYNTHÈSE, RÉACTION ET RELANCE EN GUISE DE CONCLUSION

HUGUES POLTIER

*Philosophe-éthicien, Université de Lausanne
membre de l'Institut e²co*

Au terme des cinq présentations que nous venons d'entendre, je suis appelé – je l'ai été et, dans un mouvement aussi généreux qu'aveugle j'ai donné mon accord (je n'ai eu le courage ni de dire que je n'en avais pas le temps ni que je n'étais pas sûr d'en avoir la compétence) – à faire une rapide synthèse des propos et réflexions qu'il nous a été donné d'entendre. J'avoue d'emblée mon embarras et mon inquiétude : je ne sais si je saurai improviser une relance digne de ce qui vous a été présenté. Mais dans le gouffre de l'improvisation, je me lance.

Réfléchissant à haute voix aux réponses que les oratrices ont apportées à la question d'une éthique propre aux femmes, plus généralement à celle de savoir s'il y a des valeurs propres aux femmes ou tout au moins une manière proprement féminine d'assumer et de prendre la responsabilité de valeurs morales en position de pouvoir, je les rangerai en deux groupes principaux, l'un comprenant les professionnelles du service à autrui, le second celles dont la vocation est d'intervenir à titre public-privé dans l'espace public.

S'agissant des premières – et je pense plus particulièrement ici à celles qui font profession de politique – j'ai été frappé par le caractère d'indifférence au genre dans les valeurs exprimées : celles qui ont été invoquées vont en effet du bien commun à la loyauté en passant par la sincérité, la vérité et l'ajustement des décisions aux faits. Les exemples mentionnés transcendent la polarité féminin/masculin. Si des différences homme/femme sont évoquées, elles concernent les aptitudes des uns et des autres, les femmes étant généralement, nous explique-t-on, moins sujettes à l'aveuglement par la perspective de gratification de l'ego – et pour cette raison même plus aptes à concentrer leur attention, leur réflexion et leur imagination aux problèmes à résoudre. Elles seraient en somme mieux dotées pour réfléchir aux problèmes, plus souples pour imaginer – ce qu'indiquerait la plus grande « plasticité neuronale » des femmes évoquée par la docteure Barbier – et concevoir les solutions adéquates aux difficultés qui se présentent – ce que, pour ma part j'ai volontiers tendance à croire, mais peut-être n'est-ce là que le reflet de mes propres aveuglements sur les (non-) limites de mes sœurs les femmes. Mme Barbier nous suggère ainsi que, s'il n'y a pas de valeurs qui seraient propres aux femmes, leur action serait moins parasitée que chez les hommes par l'attrait du pouvoir et par l'ambition, de sorte qu'il y aurait chez elle une plus grande congruence valeurs reconnues-comportements.

A les suivre donc, il n'y a pas tant de différence dans les valeurs dont se réclament les hom-

mes et les femmes, mais bien plutôt une tension provenant de l'écart dans la manière dont les uns et les autres ont d'y être (in)fidèles. La supériorité – morale – des femmes se marquerait dans leur aptitude à la fidélité concrète aux valeurs qu'elles reconnaissent.

Je me permets de souligner encore que les vertus mises en avant par les professionnelles du service que sont les politiciennes et la doctoresse ont un style assez calviniste : les valeurs du service, du dévouement, du respect de l'autre, de la cohérence paraissent d'abord celles de l'hémisphère gauche, souvent associé au masculin et à la pauvreté imaginative qu'on lui attribue volontiers.

La posture de la théologienne et de la comédienne apparaît plus en décalage par rapport à l'univers commun des valeurs dominantes, et partant masculines même si l'une et l'autre semblent soucieuses d'éviter le Charybde de la guerre des sexes tout comme le Scylla de la soumission. Cette exigence d'un entre-deux détermine leur renoncement à se réclamer d'une éthique de la différence des sexes pour lui préférer une éthique de la dissidence, du bougé, de l'indétermination. Dans cet esprit, Mme Graesslé s'est attachée à développer un mode d'intervention dans l'espace public jouant de et sur l'écart à la représentation instituée valant norme du partage homme/femme. Ainsi s'agit-il moins d'affirmer une différence, une spécificité féminine qu'un refus en acte de se laisser déterminer dans son champ et son mode d'action par le stéréotype du partage homme/femme – partage qui se joue en particulier dans les fonctions traditionnellement inaccessibles aux femmes. C'est également à creuser et à étendre cet écart de l'action à la représentation normative désignant le propre de chaque genre que travaille Mme Théraulaz dans ses interventions de comédienne. Pour elle, la valeur première est celle d'authenticité : le se-tenir-au-plus-proche-de-soi indiqué par les trois phrases qu'elle cite en ouverture de son propos. Ce se-tenir-proche-de-soi a pour corollaire le geste de se dépouiller de ses vêtements sociaux que sont les stéréotypes des genres, pour l'homme l'image de la virilité performante, pour la femme celle de la séduction, plus précisément, du-devoir-toujours-être-séduisante pour être acceptée comme femme. De sorte que, dans cette perspective, l'agir éthique est avant tout celui qui déplace, met en branle, offre un espace de liberté par rapport au stéréotype : ici encore la dissidence plutôt que la différence. Mais relevons alors qu'ici non plus il n'est pas question de valeurs spécifiquement féminines. Certes, ce sont des femmes – plutôt que des hommes – qui nous tiennent ce discours. Mais la raison ne doit-elle pas en être cherchée dans l'enfermement historique des femmes dans une figure – celle du triptyque mère, putain et servante – qui n'est plus assumable, même par les hommes ? Plus précisément, cela ne tient-il pas à ce que leur devenir-sujet requiert de quitter une cotte assujettie aux désirs et aux besoins des hommes ?

Pas plus chez l'une que chez l'autre, il ne s'agit de mettre en avant une « différence » procédant du genre qui indiquerait une spécificité dans les valeurs et l'agir moraux des femmes. Bien plutôt, il s'agit de rompre avec l'image héritée – qui, même si elle est déjà bien lézardée, n'en demeure pas moins puissante, voire séduisante malgré tout – tout en évitant d'entrer dans la guerre frontale des sexes. Dans ce contexte, la seule voie praticable est celle d'un entre-deux, évitant les deux écueils de la soumission et de l'affrontement pour leur préférer le travail de la dissidence en tant qu'il ouvre, non tant sur le pur et simple rapport de pouvoir, que sur un espace de liberté pour les uns et pour les autres.

Tout cela est bel et bon et inspire le plus grand respect. Néanmoins, la société demeure un espace de places et de positions différenciées auxquelles sont attachées des prérogatives et des obligations spécifiques : le pouvoir social n'est pas également réparti et il se trouve qu'aujourd'hui encore les positions de pouvoir restent le quasi monopole des hommes – ce qui est tout particulièrement vrai s'agissant des positions les plus élevées dans les grandes firmes privées ainsi que nous l'a rappelé Mme Rey.

En d'autres termes et pour conclure, si j'accepte volontiers la nécessité de chercher une voie pour penser la coexistence des genres dans une valeur rencontrant leur commune adhésion et fondant, du coup, leur possible coexistence dans un monde qu'il leur faudra bien partager, il me semble néanmoins qu'il convient aussi que le groupe minorisé n'accepte pas trop vite un accord de cessez-le-feu. Passé trop vite et dans la précipitation, il pourrait bien sanctionner les dissymétries subsistant aujourd'hui et partant s'avérer prématuré. En un mot, il se pourrait bien, qu'en dépit de la tonalité pacifique (pacifiste ?) des propos entendus aujourd'hui, le féminisme comme mouvement de défense des droits des femmes n'ait encore – nécessité de justice – une longue carrière devant lui. Et que si cela est vrai, il s'ensuit qu'on ne peut faire l'économie de la question du pouvoir – i.e. de l'aptitude à actionner des leviers pour façonner, modifier l'état des choses. Et qu'à revenir sur ce terrain, on ne peut guère éviter de réactiver la question de l'affrontement des genres, notamment en faisant remarquer que, jusqu'ici, les hommes n'ont abandonné aux femmes que les positions qu'ils ont bien voulu leur concéder, celles de puissance subordonnée.

PRÉSENTATION DES INTERVENANTES ET INTERVENANTS

ELIANE REY, DIRECTRICE DES SERVICES INDUSTRIELS DE LA VILLE DE LAUSANNE

Eliane Rey est entrée à 18 ans dans la vie professionnelle tout en suivant des études où elle a été, à 21 ans, la plus jeune licenciée en sciences économiques de l'Ecole des HEC. Elle a ensuite travaillé pendant 10 ans dans une grande entreprise de commerce mondial où elle a été envoyée en mission à l'étranger, aux Etats-Unis et en Argentine. De retour en Suisse, elle a travaillé pendant 6 ans à l'administration communale, avant de fonder ensuite sa propre société de services. En parallèle, Eliane Rey a occupé un large éventail de fonctions politiques : conseillère communale, présidente de groupe, présidente de parti, présidente du Conseil communal de Lausanne et députée au Grand Conseil vaudois. Depuis 1994, elle est experte du pool suisse du DFAE pour la promotion civile de la paix. Elue Conseillère municipale en 2002, elle dirige les Services Industriels de la Ville de Lausanne. Féministe, elle s'est toujours beaucoup engagée en faveur des femmes.

ISABELLE GRAESSLÉ, DOCTEURE EN THÉOLOGIE, DIRECTRICE DU MUSÉE INTERNATIONAL DE LA RÉFORME, GENÈVE

Isabelle Graesslé est née à Strasbourg et, après des études classiques, elle obtient un doctorat en théologie de l'Université de Strasbourg en 1988. Chargée de cours dans le DEA «Études Genre» des Universités de Genève et Lausanne de 1995 à 2002, en 2004, elle devient privat-docent auprès de l'Université de Berne. Pasteure à Genève depuis 1987, elle est chargée pendant 4 ans de l'Aumônerie universitaire et directrice pendant 10 ans du Centre Protestant d'Études. À partir de 1997, elle devient responsable du Service de Formation d'Adultes de l'Église protestante de Genève. De juillet 2001 à juillet 2004, elle est modératrice de la Compagnie des pasteurs et des diacres. Elle est également l'auteure d'une cinquantaine d'articles (sur le langage religieux, la théologie féministe, l'interprétation des textes bibliques, des questions de théologie fondamentale, l'histoire et la culture protestante, etc.). Depuis le 1er novembre 2004, elle est en charge de la direction du Musée international de la Réforme à Genève.

THÉRÈSE MEYER, PRÉSIDENTE DU CONSEIL NATIONAL, PARTI DÉMOCRATE-CHRÉTIEN SUISSE (PDC), FRIBOURG

Depuis 1999, Thérèse Meyer siège au Parlement fédéral en tant que conseillère nationale du Parti démocrate chrétien. D'origine fribourgeoise, Thérèse Meyer a une formation professionnelle de laborantine médicale et scientifique. A côté de son activité politique et de ses multiples engagements dans diverses associations, elle travaille dans le cabinet chirurgical de son mari. Elle débute sa carrière politique en 1980 dans le Conseil général puis le Conseil communal de la ville d'Estavayer-le-Lac, dont elle sera syndique entre 1991 et 1999. En 1997, elle devient Présidente de l'Association des Communes de la Broye. Elue une première fois en 1999 et réélue en 2003 au Conseil national, Thérèse Meyer est aujourd'hui membre de plusieurs commissions dont les thèmes politiques rejoignent ses préoccupations que sont la politique de la famille, les assurances sociales, la santé, la péréquation financière, etc. Son

engagement particulier pour la réalisation du congé maternité de 14 semaines a porté ses fruits. Depuis le 8 mars 2005, Thérèse Meyer est Présidente du Conseil national.

YVETTE THÉRAULAZ, AUTEURE-INTERPRÈTE, COMÉDIENNE, LAUSANNE

Comédienne et chanteuse bien connue de tous en Suisse romande, Yvette Théraulaz vit à Lausanne et évolue professionnellement en Suisse, en France et Belgique. Elle a suivi l'Ecole romande d'art dramatique au Conservatoire de Lausanne ainsi que les cours Tania Balachova à Paris. En 1992, elle reçoit le Grand Prix de la Fondation vaudoise pour la promotion et la création artistique ; en 2001, elle obtient le Prix du comédien dans le cadre de la fête de la Comédie du Théâtre du Grütli. Entre 1979 et 1992, Yvette Théraulaz a enregistré 5 CD, dont « ...se faire horizon... » l'une de ses propres créations et « A table ! » qu'elle a créé avec Pascal Auberson.

YVETTE BARBIER, MÉDECIN, LAUSANNE

Dans son cabinet de Lausanne, Yvette Barbier, qui se définit volontiers comme un « médecin de campagne à la ville » pratique une médecine généraliste proche des gens et de leurs préoccupations, en y intégrant la dimension psychosociale. Engagée et passionnée dans ses actions, Yvette Barbier n'appartient pourtant à aucune organisation féministe ou parti politique. Les valeurs qui l'animent, elle les tire de son observation de la vie et de l'écoute de ses patients. Que ce soit en matière de souffrance au travail, d'égalité des chances ou encore de politique sociale, Yvette Barbier est sur plusieurs fronts. Les résultats des élections au Conseil fédéral du 10 décembre 2003 l'ont convaincue de réagir à nouveau. L'idée lui vint de créer « La veille des femmes » : du 8 mars jusqu'au 10 décembre 2004, près du Palais fédéral, deux femmes dans une caravane se sont relayées quotidiennement pour rappeler et faire reconnaître les droits des femmes.

JEAN-MARC BIGLER, PROFESSEUR HEIG À LAUSANNE ET DIRECTEUR DE L'INSTITUT E²CO

Après avoir fait de la recherche universitaire et de l'enseignement à Lausanne, Londres et Fribourg, il obtient en 1995 un doctorat en sciences politiques de l'Université de Lausanne. Spécialiste d'économie politique et d'histoire des relations internationales, il rejoint en 1998 la HEG-Vd. Une formation postgrade en éthique économique délivrée à l'Université de Genève lui permet, dès 2002, de diriger le nouvel Institut d'éthique d'entreprise et du comportement organisationnel – institut e²co - de cette haute école.

HUGUES POLTIER, PHILOSOPHE-ÉTHICIEN, UNIVERSITÉ DE LAUSANNE, MEMBRE DE L'INSTITUT E²CO

Hugues Poltier est docteur en philosophie avec une thèse en philosophie politique interrogeant, à partir de la pensée de Claude Lefort, le propre de la démocratie. Dans le prolongement de son doctorat, il a séjourné en Ecosse où il a étudié le débat des théories morales et politiques dans le domaine anglophone. C'est ainsi qu'il a développé une sensibilité aussi bien au sujet des problèmes les plus fondamentaux de la réflexion morale et politique qu'au sujet des problématiques morales et politiques les plus immédiatement pratiques. Il assure actuellement des enseignements de philosophie politique à l'Université de Lausanne et

d'éthique dans le cadre des cours Sciences humaines et société de l'EPFL. Il est en outre actif à titre de consultant en éthique auprès de l'Institut e2co de la HEIG.

¹ Cf. Julia Kristeva, « vers une féminisation des valeurs », in Jérôme Bindé, Où sont les valeurs ?, Editions UNESCO Albin Michel, Paris, 2004, pp. 153-160

² ibidem